

chibanis (voir aussi le dernier A. Djemaï, *Gare du Nord*, au Seuil) partis à la fleur de l'âge découvrir de nouveaux espaces. Ces modernes explorateurs d'une *terra* alors *incognita* ont su bâtir dans la dignité et dans la paix, et souvent à leur insu, par leur descendance, ont bousculé les frontières pour élargir l'espace de la

fraternité non pas en enfantant des êtres sans origine, des exemplaires uniques repliés sur eux-mêmes, mais des hommes et des femmes capables de régénérer les principes de l'universalité. Comme pourraient l'être Louisa, la petite fille d'Abboué, et la fille du narrateur passablement déboussolé. M. H.

Rachid El-Daïf parvient, à travers une construction légère et subtile, à broser par touches successives les portraits et les personnalités des deux protagonistes, donne à mesurer les résonances sociales et culturelles des rivalités qui divisent le jeune couple, et pose, *in fine*, un des principaux enjeux du devenir des sociétés arabes : celui de la libération de la femme, traitée ici via le mariage et symptomatiquement la sexualité.

Par l'écriture, l'auteur réussit à créer une atmosphère de suspicion autour de l'épouse, de doute sur son passé et ses agissements présents. Que cache donc cette femme et jusqu'où ira la crédulité de l'époux ? Au fil du récit, le lecteur découvre sous le vernis social et libéral de Rachid une autre figure, plus complexe, contradictoire, un brin schizophrénique même. Malgré ses beaux discours, l'homme est enfermé dans des représentations mentales et des comportements surannés. Il se révèle, sur le plan affectif et sexuel, immature et soumis. Visiblement, l'épouse n'aime pas son mari. Elle le domine avec une bonne dose de mépris. Ses velléités d'indépendance et d'émancipation semblent se limiter à des relations adultérines et à une toujours ingénieuse résistance aux assauts de son conjoint. Cette femme, mystérieuse et rebelle, peut-elle représenter une image positive de la libération féminine ? Non, mais qu'importe ! Là n'est pas l'objet du roman. Rachid El-Daïf, sans pathos mais avec efficacité, montre comment cette société transforme la femme

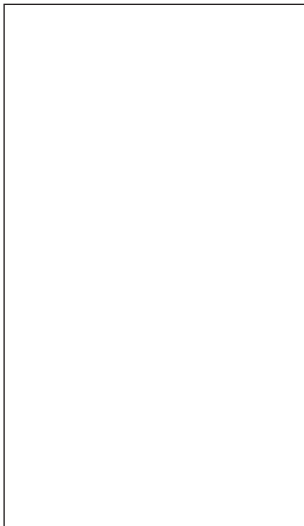
Qu'elle aille au diable, Meryl Streep ! Rachid El-Daïf

traduit de l'arabe (Liban) par Edgar Weber
Actes Sud, 2004, 173 p., 18 euros

► Pourquoi Rachid, le narrateur, voue-t-il la pauvre et innocente Meryl Streep au démon ? Pourtant l'homme ne cache ni son admiration ni son amour pour la belle actrice américaine. Il croit même être le seul homme digne de l'aimer, le seul capable de rendre heureuse cette femme qui, dans le film *Kramer contre Kramer*, quitte son Dustin Hoffmann de mari que Rachid accable de toutes les fautes et éreinte de son mépris. Car Rachid s'autopro-

clame, lui, "*intelligent*" et "*perspicace*". Il se croit un amant idéal doublé d'un mari affectueux et prévenant. Le moment venu, il n'en doute pas un instant, il sera un père attentif. Mieux, il prétend être un homme ouvert, compréhensif, un homme aux idées larges et modernes, disposé à permettre à la femme arabe de s'émanciper des gaines de la tradition et de la religion : "*J'aime bien aider la femme à sortir de la coquille dans laquelle les coutumes l'ont enfermée. Mais, en même temps, j'aime que la femme conserve un minimum de retenue*"...

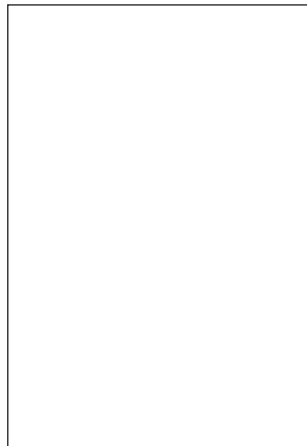
Pourtant voilà, sa propre épouse vient de le quitter et s'apprête même à entamer une procédure de divorce. Abasourdi, seul dans son appartement en compagnie de l'autre personnage du roman, la télévision auréolée de sa parabole, qu'il vient d'installer pour sa femme aujourd'hui envolée, Rachid tente de comprendre ce qui lui arrive et le lecteur avec. Bien sûr, les avis de l'un et de l'autre différeront.



en victime (l'affaire du cousin) et en objet, à travers la sexualité bien sûr mais aussi la visite chez la gynécologue ou l'épisode de la courtisane. Surtout, avec pertinence et acuité, en connaisseur de *"la logique des hommes"*, l'auteur vise où il est certain de faire mouche, là où les hommes, dans toute leur splendeur, bonimenteurs à qui mieux mieux sur leur libéralisme et leur bienveillante disponibilité à l'égard des modestes velléités d'autonomie de la gent féminine, auront le plus mal et devront illico lever le masque : le sexe !

Rachid tombe par hasard sur *Kramer contre Kramer*. Il regarde le film sur son écran, mais, diffusé en anglais, n'y comprend rien. Les images défilent devant lui sans révéler leur sens véritable. Il s'adonne alors à mille et une supputations et autant d'interrogations sur les formes prises par la séparation. Lui qui encense la beauté de Meryl Streep et son sentiment maternel lui refuse le droit d'abandonner son mari et peut-être son enfant. Il s'agirait d'une *"faute"* aux yeux de Rachid.

"Non, Meryl Streep ! Garde-toi bien d'être un soutien pour ma femme !" clame-t-il, vouant aux gémonies non seulement l'actrice américaine mais aussi les femmes occidentales en général, qui *"n'ont rien à voir avec nous"*, les modèles importés des États-Unis et celles qui au Liban transgressent les codes. Et de citer la chanteuse Sabah, la comédienne Nidal al-Achkar ou la romancière Hanan El-Cheikh. Finalement, semble dire Rachid El-Daïf, si au lieu de toujours mettre au centre des débats *"la question du statut de la femme"* on interrogeait plutôt le statut de l'homme et les représentations sociales de la masculinité. Ce qui pose problème n'est pas tant le souci d'émancipation des femmes que le carcan d'une virilité masculine sacralisée. De même, *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep !* n'invite pas à opposer sociétés occidentales et arabes mais plutôt à analyser la façon dont les sociétés arabes reçoivent et perçoivent les milliers d'images qui quotidiennement sont déversées sur les écrans des télévisions. *M. H.*



lais de sa mère ci-devant Fatima et devenue Simone. La pauvre femme a perdu la raison. Il abandonne du même coup une illusoire perspective d'ascension sociale tracée par l'école de la délinquance. Le père avait déjà abandonné femme et enfant quand ce dernier n'avait pas trois ans pour revêtir une panoplie du parfait petit voyou de bas étage. La fugue de Lancelot en terre armoricaine cache un but : changer d'identité pour celle d'un autre gamin disparu. Sa nouvelle famille, trop heureuse de retrouver celui qu'elle croit ou feint de croire sien, va le choyer et lui offrir une nouvelle identité mais aussi un nouveau départ dans la vie. *"Et je pensais être devenu quelqu'un. Pas seulement quelqu'un d'autre. Quelqu'un."*

Mais voilà, semble dire Gérard Alle, on n'échappe pas aussi facilement à ses ancêtres. Lancelot Morvan, devenu Loïc Arzur, va être rattrapé par son histoire et replacé, malgré lui, au cœur du puzzle d'une mémoire familiale engluée dans le meurtre, la lâcheté et la fuite, une mémoire également enracinée dans une

Lancelot fils de salaud. 1)- La Fugue de l'escargot

Gérard Alle

Les contrebandiers éditeurs, 287 p., 15 euros

► Lancelot est bien sûr un enfant de Bretagne. Comme le titre l'indique, il n'a pas vraiment de quoi être fier de son ascendant. Pour le moment, c'est-à-dire au début de ce récit qui devrait compter, selon l'éditeur, deux autres tomes, il ne connaît pas grand-chose de son père. Sa mère qui l'a élevé reste un

mystère et de ses grands parents, il ignore tout. Tout cela n'est pas forcément un handicap pour démarrer dans la vie, mais n'aide pas non plus à fonder une existence et à déterminer ce qui correspond aux legs des origines de ce qui les régénère ou l'en éloigne. À quinze ans, Lancelot quitte le domicile borde-